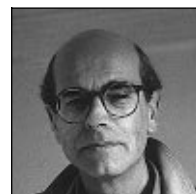


LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE
« Le tombeau
de Bossuet »
de Michel Crépu
et « Œuvres II »
de Fénelon
page II

CHRISTIAN GAILLY
page III



Le Monde des LIVRES

VENDREDI 24 OCTOBRE 1997

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VII



PSYCHIATRIE
Une histoire totale
de la médecine
de la psyché
par Jan Goldstein
page VII

La croisade réenfantée

Sept ans après la disparition d'Alphonse Dupront, paraît le grand œuvre de l'historien

L'immense entreprise de toute une vie se donne enfin à lire dans l'achèvement posthume, non de contenu mais de présentation : le grand œuvre d'Alphonse Dupront voit le jour grâce à la piété et au labeur de M^{me} Dupront, de disciples au premier rang desquels il faut citer Mona Ozouf et des éditions Gallimard.

Ce qui impressionne d'abord, c'est que la longue durée de cet enfantement est emblématique de la longue durée d'une histoire qui se développe au XI^e siècle jusqu'à aujourd'hui, dans une intégration du passé dans le présent où il affleure. Il serait dérisoire de parler

Jacques Le Goff

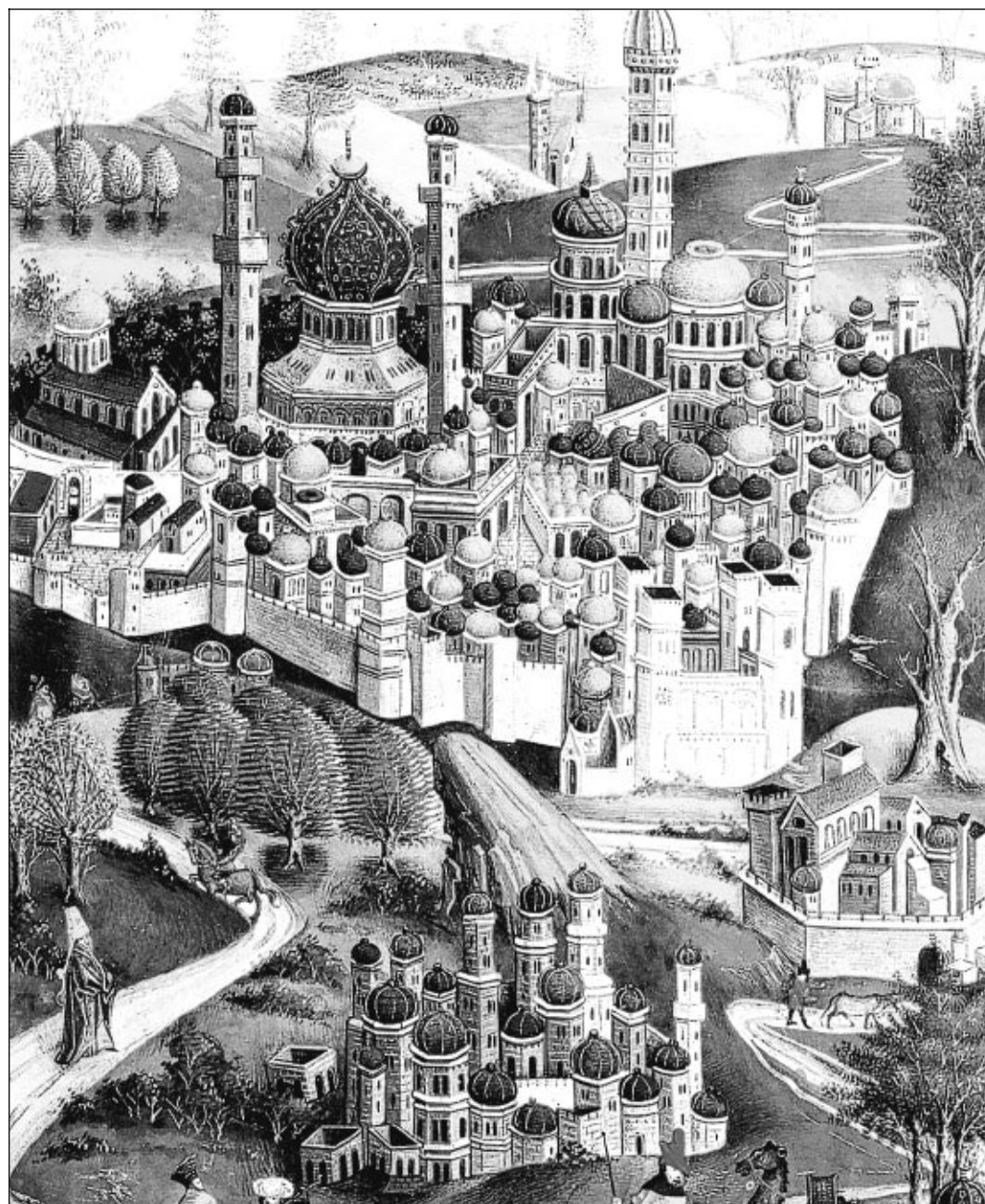
ici de long Moyen Age. Il s'agit d'autre chose et de bien plus. La durée, non sans avatars et métamorphoses, est vraiment la chair même de l'œuvre, je dis chair et non étoffe car pour Dupront la croisade a été vie, et son histoire doit être, au sens plein, vivante. Il ne s'agit donc pas ici de résurrection du passé, mais de réenfantement d'une histoire depuis sa conception, sa naissance, son existence au grand air de l'histoire jusqu'aux frémissements qui agitent encore aujourd'hui le corps enfoui de la croisade. Car le projet d'Alphonse Dupront n'a pas été l'his-

toire de la croisade - quoique cette histoire il l'ait faite aussi, intégrée dans la plus grande histoire du mythe de croisade -, mais celui d'une histoire unissant le récit événementiel de la croisade et l'analyse (au sens de psychanalyse) des représentations, de valeurs, des sentiments, des pulsions qui l'animent, qui la font vivre.

La croisade événementielle en effet, née à la fin du XI^e siècle, s'achève avec le XIII^e. Mais le mythe de croisade n'est pas mort. Plus encore que l'histoire de la croisade vivante, l'œuvre de Dupront est l'histoire d'une survie. Mais l'historien sait bien qu'au dur soleil de l'Histoire on ne survit pas, on fonde, on disparaît, on ne devient plus que passé. Sauf si on répond toujours à un besoin. Ce mythe de la croisade survit sous des formes qui ne sont que la vie par d'autres moyens. On pourrait

penser que le *Mythe de croisade*, si riche, si complexe soit-il, n'est qu'une de ces entreprises à la mode dans l'historiographie actuelle, où l'on étudie l'image d'un personnage ou d'un événement après sa disparition. Mais il ne s'agit pas ici des avatars d'un souvenir. Il s'agit d'une histoire vivante qui continue avec des « remplacements », des « transferts », des « découvertes ». Bref, le même organisme, dans la physiologie duquel travaille de l'intérieur et de l'extérieur l'histoire.

Pour dire cette vie dans la longue durée, Alphonse Dupront semble s'être inspiré d'une autre conception, d'une autre visée du



Détail d'une enluminure française représentant une vue idéalisée de Jérusalem (1312)

mouvement des Annales dont il a recoupé la trajectoire, l'aspiration à une histoire totale, globale. Mais l'expression qu'il emploie définit mieux le faire de l'histoire dont il s'agit : « une pensée historique d'ensemble ». Tout est dit là : le travail de l'historien, la situation dans le domaine de la durée et dans le champ de la discipline historique, l'ambition de saisir plus qu'une totalité, l'ensemble des relations qui définissent un phénomène historique. Un ensemble

structuré mais sans systématique avec du mou, de l'ouvert, du contradictoire.

Parvenue à son terme, l'œuvre d'Alphonse Dupront manifeste l'extraordinaire persévérance d'une pensée historique affirmée dès les années 50 avec la publication en tant que coauteur du travail profondément réorienté de son maître Paul Alphanhéry, *La Chrétienté et l'Idée de croisade*, où il met en évidence, à l'œuvre dans la croisade, la force de l'ima-

ginaire, le rôle des pulsions collectives, la présence active des sacralités. En prolongeant Alphanhéry, Dupront opère cette transmutation qu'il explicite dans *Le Mythe de croisade*, le passage de « l'histoire des idées » à « la terre des idées », à l'étude de l'humus où les idées trouvent nourriture et vie et où elles subissent une vivification existentielle.

Les orientations essentielles de la recherche et de la pensée historique s'affirment consciemment

dans deux articles-étapes au lendemain du Congrès international des sciences historiques de Stockholm (1960), celui des *Annales* sur les « Problèmes et méthodes d'une histoire de la psychologie collective » (1961) et celui de *L'Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (1960-1961, paru en 1962) sur « Histoire et temps ». Les titres parlent d'eux-mêmes. L'article des *Annales* ici encore semble répondre à une préoccupation que Lucien Febvre et Marc Bloch ont insufflée à la revue : la recherche des fondements et des méthodes d'une psychologie collective. Mais Alphonse Dupront va plus loin et plus profond, et la démarche qu'il esquisse dans cet article est au cœur du *Mythe de croisade*. Plus profond que les structures, là où l'individu baigne et parfois se dilue dans le collectif social et mental, là où git sans doute la réponse à cette interrogation fondamentale du croisé : « pourquoi partir ? », une histoire des profondeurs. Une histoire psychanalytique, comme n'hésite pas à la définir Dupront. Il connaît les incertitudes, les difficultés du passage d'une psychanalyse individuelle à une psychanalyse collective : reculant parfois devant l'inconscient collectif, il se contente d'évoquer le « non-conscient ». Il s'efforce sans peut-être y parvenir toujours de ne pas perdre pied dans les abîmes des profondeurs. Il sait qu'il est un pionnier qui peut s'égarer. C'est le beau risque qu'il court et qui fait une partie de sa grandeur. Il nous mène plus loin.

Enfin, un grand ensemble réunissant des ensembles plus limités soit d'objets historiques collectifs (les croisades encore, mais aussi les pèlerinages, les sanctuaires dont Jérusalem n'est que le plus sacré, les signes renfermés dans les reliques et d'abord dans cette relique des reliques, la Croix), soit d'images et de rites collectifs et de méthodes de recherche autour d'une notion unifiante et vivifiante, le sacré.

LE MYTHE DE CROISADE
d'Alphonse Dupront.
Gallimard, « Bibliothèque des histoires », t. I : 560 p., 190 F ; t. II : 704 p., 240 F ; t. III : 430 p., 150 F ; t. IV : 480 p., 170 F.

Lire la suite page IX

Un tombeau pour Albertine

Deux excellents livres sur Proust, l'un du sociologue Jacques Dubois, l'autre du photographe Brassai, prolongent le bonheur que nous donne « A la recherche du temps perdu »

POUR ALBERTINE
de Jacques Dubois.
Seuil, 196 p., 120 F.

MARCEL PROUST
SOUS L'EMPRISE
DE LA PHOTOGRAPHIE
de Brassai.
Préface de Roger Grenier,
Gallimard, 176 p., 110 F.

On se souvient peut-être que le narrateur ayant enfin réussi à capturer Albertine, l'insaisissable Albertine, et à l'installer dans l'appartement de ses parents, constate déabusé : « Je sentais que ma vie avec Albertine n'était, pour une part, quand je n'étais pas jaloux, qu'ennui ; pour l'autre part, quand j'étais jaloux, que souffrance » - phrase qui, bien sûr, évoque aussitôt Schopenhauer.

Mais Albertine a le don inné de déjouer les sombres prédictions du philosophe, d'aiguiser les souffrances, de semer le trouble autour d'elle, de jouer sur des identités multiples et contradictoires, de telle sorte qu'elle s'impose, avec Charlus, comme le personnage le plus fascinant de *La Recherche*, ce qu'a très bien vu Jacques Dubois, sociologue et professeur à l'université de Liège. « Elle survient

écrit-il ironiquement, dans un roman où elle n'était pas attendue et qui, de toute façon, n'était pas son genre. »

Son genre à elle, c'est plutôt le genre adolescente effrontée, une espèce nouvelle au début du siècle, une adolescente qui se moque aussi bien des codes sociaux - elle n'a rien à y perdre, elle est issue de la petite bourgeoisie -, que des normes sexuelles. Un peu chienne également. Proust note que « son

Roland Jaccard

charme incommode était ainsi d'être à la maison moins comme une jeune fille que comme une bête domestique... » Elle aura, en outre, la bonne grâce de ne jamais vieillir, d'échapper par sa mort à la condition de femme. Bref, elle est l'emblème d'une liberté démultipliée.

A partir du désordre qu'elle introduit dans la vie du souffreteux Marcel et dans l'ordonnement de *La Recherche*, Jacques Dubois se livre à une étourdissante analyse des rapports sociaux dans l'univers proustien. De la part d'un sociologue publié dans une collection austère dirigée par Pierre Bourdieu, on pouvait redouter le pire. Mais c'est le meilleur qu'il nous offre : un tombeau pour Al-

bertine, où renaît sur la place de Balbec la jeune fille un brin vulgaire, sportive et snob, à l'accent traînard et nasal, que le narrateur va tenter d'apprivoiser, d'éduquer, instaurant avec elle une relation mi-érotique mi-pédagogique qui, progressivement, s'imposera comme modèle romanesque indépassable - il n'est que de lire l'excellent *Amour noir* de Dominique Noguez (1) pour s'en convaincre -, comme si, par l'effet d'une invraisemblable contagion, il n'était plus possible d'aimer en dehors du cadre fixé par Proust. Ainsi en vait-il des chefs-d'œuvre ; ils créent leur postérité, mais cette postérité s'étend bien au-delà de la littérature.

La mort d'Albertine induira un travail de deuil sublimement pervers, comme si une nouvelle guirlande de fillettes était seule en mesure d'apaiser le narrateur. Que l'on songe seulement à celle qu'il ramassera dans la rue et qui lui vaudra les foudres publiques du chef de la sûreté, avant que ce dernier ne lui donne, en privé, des conseils de prudence... Désormais Marcel est convaincu qu'une « femme est d'une plus grande utilité pour notre vie, si elle y est, au lieu d'un élément de bonheur, un instru-

ment de chagrin, et il n'y en a pas une seule dont la possession soit aussi précieuse que celle des vérités qu'elle nous découvre en nous faisant souffrir. »

Aussi comment ne pas approuver Brassai lorsqu'il observe que bien plus qu'un roman sur la jalousie, l'amour, le temps ou la mémoire involontaire, *La Recherche* est un traité sur le sadisme ? A une nuance près, et sur laquelle Proust reviendra souvent, à savoir que seul un être vertueux, pétri de bons sentiments, peut devenir sadique, ou, comme il l'appelle, un « artiste du mal », ce qu'une créature entièrement mauvaise ne pourrait pas être, car le mal lui semblerait tout naturel. N'ayant ni le culte de la vérité, ni la mémoire des morts, ni la tendresse filiale, il « ne trouverait pas un plaisir sacrilège à les profaner ».

Sur la profanation, inutile de rappeler l'épisode de l'amie de M^{me} Vinteuil crachant sur la photo de son père, scène romanesque qui préfigure celle, bien réelle, où Proust incite dans un bordel pour hommes de petites frappes à cracher sur les portraits de sa mère.

Lire la suite p. IV

(1) Gallimard, voir « Le Monde des livres » du 12 septembre.

Ce mois-ci dans
Les Cahiers Rouges

LÉON DAUDET
Souvenirs littéraires

« Ces prodigieux souvenirs donnent, au-delà de la verve inouïe du récit et de la peinture, l'impression mystérieuse d'un âge d'or. »

Marcel Proust

406 pages - 68F

HENRY JAMES
Les Journaux

Une satire réjouissante de l'univers journalistique du Londres du début de siècle. Une belle histoire d'amour et une énigme policière, menées avec la virtuosité d'un grand maître.

196 pages - 49F



Grasset

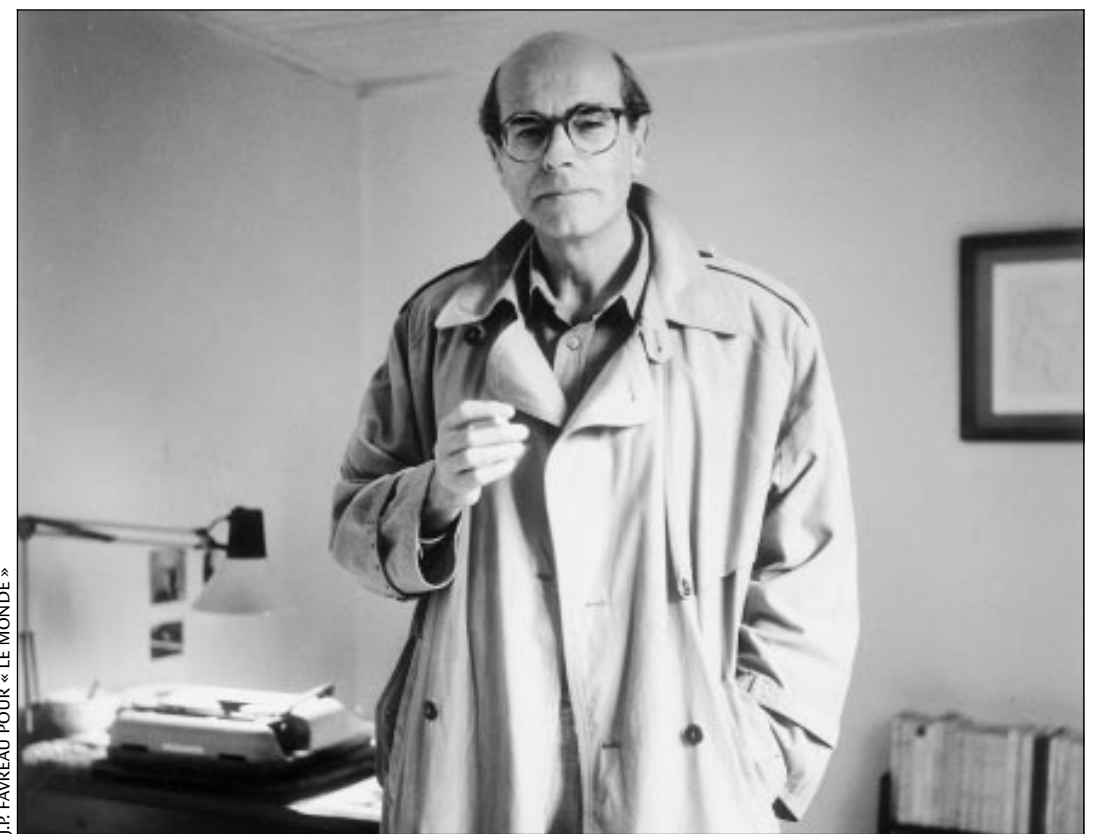
L'inquiète mobilité de Christian Gailly

Fier d'appartenir à la « famille Minuit » à laquelle il est attaché depuis dix ans, le romancier, dont les récits semblent être des aiguillages incontrôlés, change de tempo. Plus ample, plus grave, il s'évade de lui-même pour mieux entrer en littérature

LES ÉVADÉS,
de Christian Gailly.
Ed. de Minuit, 256 p., 95 F.

Il ressemble au narrateur de ses romans : à la fois imperturbable et lunaire, impassible et à la merci de la première rafale d'émotions, au bord du déséquilibre, d'un faux pas qu'il réussirait pourtant, au dernier instant, à contrôler, avec son sourire de Buster Keaton mélancolique, abandonné, le temps d'une après-midi, par ses personnages en folie. Il arrive, un peu gêné par l'admiration qu'on lui porte, de sa maison de L'Hay-les-Roses, où il habite désormais, après avoir longtemps vécu à Paris, où il est né en 1943. Il y est resté cloîtré pendant toute une année pour écrire *Les Evadés*. « Je ne fais que cela, écrire... Je n'ai pas d'autres activités professionnelles », dit-il, comme en s'excusant, après avoir enfin trouvé sa place sur la chaise du café, à l'ombre de l'auvent rouge – le rouge de ses livres, électrique, de cirque de comédie. Il a remis avec de « l'appréhension » son manuscrit à Jérôme et Irène Lindon, qui, affirmant-il, ont la même angoisse, le même frémissement que vous quand vous leur apportez un nouveau texte. Parce qu'ils sont de « grands lecteurs », qu'ils incarnent, à ses yeux, une morale littéraire, il s'incline devant leur jugement, accepte toutes leurs remarques qui visent toujours à « traquer la vulgarité ». Il tient à les remercier de leur obstination à le publier : huit livres en dix ans, depuis *Dit-il* (1987). Il avoue sa fierté à appartenir à « une famille mentale », celle des Editions de Minuit, dont le lien, le dénominateur commun serait « l'exigence ».

Et lui ? Lui, dont les récits paraissent toujours être des aiguillages déréglés, une suite de déraillements qu'on pourrait croire incontrôlés comme si, en émettant, parfois, plusieurs hypothèses sur la route qu'il pourrait faire prendre à



« C'est la littérature qui m'a appris qui elle était (...) Elle m'a poussé à ouvrir les fenêtres, à regarder ailleurs. »

ses personnages, en proposant diverses interprétations à leur comportement, en répondant, au milieu d'une scène, aux questions d'un lecteur imaginaire, il ne voulait jamais laisser « prendre » une histoire, préservant ainsi sa mobilité inquiète et sa fragilité euphorique. On dirait qu'il sous-entend sans cesse : « Pas de quoi en faire une histoire. »

Parce qu'elle épouse toutes les nuances, les secousses d'une pensée toujours sur le qui-vive, en permanent état d'alerte, on reconnaît immédiatement une phrase de Christian Gailly à sa vitesse singulière, à sa pulsation irrégulière. Oui, dit-il, chaque livre est comme une

partition qu'il aurait pu lui-même composer. Oui, il a aimé plus que tout la musique, lui a consacré un livre entier, *K662* (1989). S'il y avait une hiérarchie des arts, la musique serait-elle, pour lui, supérieure à la littérature ? Non, dit-il avec la fermeté blessée de quelqu'un qui revient d'une longue passion où il a failli se perdre. Aujourd'hui, la musique n'est pour lui qu'un immense produit sonore, un abîme de sensibilité où l'on s'égaré ; elle va trop vite, autant mettre « en paroles une équation mathématique ». Tandis que, dans la littérature, les choses sont là, la vie « repose ». Ce repos que recherche, au milieu de leurs tribulations tout autant physiques

que cérébrales, tant de ses personnages, comme s'ils aspiraient à un armistice mental au moment où cesserait enfin le combat excité qu'ils mènent, parfois sans le savoir, contre eux-mêmes, à ce silence où « on pourrait presque entendre une femme pleurer », à ce ralentissement qui « correspond à celui du cœur ».

Mais s'il y a bien quelqu'un qui ne connaît pratiquement jamais cet état de plénitude intime, de presque vide, d'apaisement de la pensée, c'est bien l'écrivain-narrateur de ses livres qui est toujours « dans les embrouilles », qui, comme dans *Dit-il*, perd sa bataille quotidienne contre l'écriture. Avec

une modestie discrète, Gailly dit qu'il s'est longtemps – jusqu'à *Fleurs* – considéré comme un « amateur ». « J'apprenais à écrire, je n'aimais pas vraiment la littérature à proprement parler. C'est la littérature qui m'a appris qui elle était, elle est arrivée à se faire aimer, m'a obligé à réfléchir sur ce qu'elle échangeait, déclenchait dans ma vie. Elle m'a poussé à ouvrir les fenêtres, à regarder ailleurs. » Où ? En lui. Et qu'y avait-il en lui, dont il avait peur, qu'il n'osait pas exprimer, écrire ? L'amour. Dans *Les Evadés*, Gailly réussit à allier la politesse brûlante de M^{me} de La Fayette, la fatalité sensuelle et vénéneuse d'un film noir et la grâce âpre et suspendue d'un *road-movie* tourné au ralenti en racontant la dernière nuit d'un couple irrégulier. Liv et Charles – « toi et moi on est dans la beauté », lui dit-il – qui s'aime dans une sorte d'adoration démente et silencieuse jusqu'à l'aube où on entendrait presque « le souffle, les mouvements, l'air repoussé, les gerçures d'étoffes ».

Mais « entrer dans la littérature », c'est aussi et surtout traiter des thèmes qu'on s'interdisait jusqu'à d'aborder, auxquels on ne se donnait pas « le droit d'accéder ». Lesquels ? La lâcheté et la façon de la refuser. Elle est au centre des *Evadés*, son « premier vrai roman », affirme-t-il. C'est vrai, il y a quelque chose de nouveau chez Gailly, quelque chose de plus ample, de plus grave, de plus ouvert. « J'avais envie, affirme-t-il avec un accent d'idéalisme rebelle, de me révolter contre le "on le sait", contre ce "tant pis", qui est l'alibi de tant de renoncements, d'une paresse de l'âme et d'une inertie de l'esprit. »

« Trop de lâchetés se sont accumulées, le compte y est. Il faut y aller », se dit à lui-même Théo Pagnol, le propriétaire nonchalant d'un drugstore de bord de route qui, en se portant au secours de Jérôme Tod, l'adolescent à la tête traquée et tendre que le sergent

Shannon est en train de matraquer (pour le punir d'avoir osé courtiser Alix, la fille d'Amundsen, le maître de la région et du parti de la mer), tue l'agent ; il sera arrêté, puis condamné à trente ans de réclusion. Mais, pour Gailly, il y a toujours une note lumineuse au fond du noir. Anderson, le directeur de la prison, le reconnaît : « Le merveilleux, il est là : ils s'évadent, ils essaient, ils savent que c'est voué à l'échec mais ils essaient quand même. Et pourquoi ? Parce que l'échec, l'ultime, l'échec mortel serait de ne pas essayer. » Et ce qu'il y a de plus bouleversant dans *Les Evadés*, c'est cette sorte de conspiration du courage, cette solidarité grisée, ce complot des énergies, des amis de Théo qui entreprennent de le sauver et se lancent dans une équipée presque irréaliste, emportés par un grand mouvement d'émotion réveuse, un élan de lyrisme aérien qui permet à chacun de se sublimer lui-même, quitte à en mourir. Bien sûr, tout s'achève par une pantomime sanglante au bout d'un quai. Mais « les innocents » sont-ils à jamais vaincus ? Pas tout à fait. Car c'est la beauté du geste qui l'emporte. Et la beauté ne s'atteint, ne s'offre vraiment qu'avec la fin de la peur. On sent que Gailly n'a plus peur, ou presque, qu'il est parvenu, lui aussi, à s'évader de lui-même comme si l'injonction du narrateur de *K662* à la reine aveugle de la nuit, « Tirez-moi de moi-même », avait été écoutée. Avant de s'en aller, libre comme l'air, il vous serre la main comme cela, à plusieurs reprises, avec une chaleur presque comique, une gentillesse allègre, déjà distraite, sans doute habitée par le rythme, entre swing et blues, d'un nouveau personnage qui l'attend, là-bas, près de sa table, dans sa maison de L'Hay-les-Roses, sous le ciel qui, dans un revers de lumière, prend soudain, comme dans ses romans, un bleu tamisé de fin de jour, de début d'aurore.

Jean-Noël Pancrazi

Conjugalité fusillée

En quelques pages bien senties,

Claire Fourier assassine vingt ans de mariage

JE VAIS TUER MON MARI
de Claire Fourier.
Ed. Bartillat, 188 p., 75 F.

Cette fois, il ne va pas loper sa dose de chevrotines. » : ainsi commençait « Vague conjugale », l'un des deux textes de *Méto Ciel* (1), qui révéla l'an dernier en Claire Fourier un écrivain de belle trempe, osant la description d'une étreinte miraculeuse avec un inconnu dans une chambre d'hôtel, et la confession érotique d'une femme flanquée d'un mari qui ignore les liturgies du désir et de la volupté amoureuse. Le roman qu'elle « balance » cette fois ne s'embarrasse pas non plus de fausses pudeurs. Violamment, elle accuse. Et fusille la conjugalité à coups de fileux réquisitoires, journaux intimes rédigés durant la semaine sainte, du 23 mars au 2 avril : onze stations comme autant d'étapes de son chemin de croix, car c'est elle la victime, femme tuée à petit feu au long des jours, au long des nuits.

« Je vais tuer mon mari » : elle aura beau, au chapitre 2 (le plus cynique et le plus comique à la fois), égrener les possibles outils du meurtre (poison, rasoir à main, pistolet, mais surtout pas le divorce, car « je veux de l'exemplaire ! »), c'est en paroles qu'elle a choisi d'exécuter sa sentence, de terrasser l'époux en disant un mal fou de lui. Autoproclamée Notre-Dame des Orties, plus louve que les loups, cette femme celte, native de l'île de Sein, héroïne d'un drame antique, plus frémissante et tendue qu'une corde de violon, décline l'enfer de vingt-cinq années de mariage (et 9 125 cafés au lait avec pain-beurre) : « Je tenais à la ligne gracieuse de mon âme. Il l'a gâchée. » Marc (car c'est lui, l'indigne, le tortionnaire, le piètre amant) est pète-sec quand elle est lyrique, aussi pratique qu'elle est idéaliste. Il ne sait pas « sur la dune

entendre gémir une bruyère », il évalue, calcule, enfle profits et pertes, ne s'extasie ni ne se révolte : « toujours chez lui l'utile l'emporte sur l'esthétique ». Ce ne sont pas seulement les menues humiliations de la vie quotidienne, le balai, la balayette, le ménage, la vaisselle, la lessive qui encouragent l'apparente furie à vouloir châtier son homme, « bien sous tous rapports, sauf son rapport à moi ». C'est son sérieux, son mutisme, son incapacité à rire, son conservatisme, son tempérament légaliste, son côté oie blanche, son manque de folie, de poésie. Il « épouse jusqu'au bout des ongles la société telle qu'elle est », connaît le code civil par cœur, ne comprend rien à la dialectique amoureuse ni à l'art de l'alcôve. Il est sourd et aveugle à la sensation vraie, à l'intime, à la fantaisie. Pis : il brime, décourage, réprime, châtie... Faut-il se résigner ?

Anna (car c'est elle, la râleuse, riieuse et lustrale contrainte au geste cathartique) veut chanter, danser, déguster les caresses, flirter avec les anges, sublimer sa vie par des aventures lumineuses. Elle veut s'ouvrir de sa peine en ouvrant son corps, papillonner, voler au vent, prendre des amants... Elle commet l'assassinat suprême : elle écrit. Dame Bovary en quête de métaphores littéraires plus que d'adultère, elle ose braver ce qui constitue dans le couple l'axe des frictions, la pomme de discorde : toquée, peut-être, mais têtue, elle s'adonne aux voluptés épistolaires, invente le roman « en biseau », transforme sa pulsion meurtrière en élan créatif tonique. Et trouve ainsi dans la littérature une palpitation, une voie paradoxale vers la sagesse. Affectueux (mais oui !) cri de rage d'essence féminine contre le Masculin, *Je vais tuer mon mari* est aussi le livre de la résurrection.

Jean-Luc Douin

(1) Actes Sud, coll. « Un endroit où aller ».

Hebey décoit à l'écrit

Brillant, éloquent, ce grand avocat et collectionneur d'art s'est laissé attirer une fois encore par la muse du roman. Non sans naïveté

DEUX AMIS DE TOUJOURS
de Pierre Hebey.
Gallimard, 204 p., 98 F.

Il a le charme inquiétant et discret des éminences grises. De la courtoisie, du balai, la balayette, le ménage, la vaisselle, la lessive qui encouragent l'apparente furie à vouloir châtier son homme, « bien sous tous rapports, sauf son rapport à moi ». C'est son sérieux, son mutisme, son incapacité à rire, son conservatisme, son tempérament légaliste, son côté oie blanche, son manque de folie, de poésie. Il « épouse jusqu'au bout des ongles la société telle qu'elle est », connaît le code civil par cœur, ne comprend rien à la dialectique amoureuse ni à l'art de l'alcôve. Il est sourd et aveugle à la sensation vraie, à l'intime, à la fantaisie. Pis : il brime, décourage, réprime, châtie... Faut-il se résigner ?

Anna (car c'est elle, la râleuse, riieuse et lustrale contrainte au geste cathartique) veut chanter, danser, déguster les caresses, flirter avec les anges, sublimer sa vie par des aventures lumineuses. Elle veut s'ouvrir de sa peine en ouvrant son corps, papillonner, voler au vent, prendre des amants... Elle commet l'assassinat suprême : elle écrit. Dame Bovary en quête de métaphores littéraires plus que d'adultère, elle ose braver ce qui constitue dans le couple l'axe des frictions, la pomme de discorde : toquée, peut-être, mais têtue, elle s'adonne aux voluptés épistolaires, invente le roman « en biseau », transforme sa pulsion meurtrière en élan créatif tonique. Et trouve ainsi dans la littérature une palpitation, une voie paradoxale vers la sagesse. Affectueux (mais oui !) cri de rage d'essence féminine contre le Masculin, *Je vais tuer mon mari* est aussi le livre de la résurrection.

son amitié avec les peintres, dont Max Ernst, quand il s'interroge sur ce que signifie la volonté de posséder des œuvres d'art « et le curieux désintéret qu'on a soudain pour les tableaux qu'on ne pourra pas posséder ».

Alors on s'explique d'autant moins cette sorte de naïveté qu'exhibe son roman, l'impression que n'entre aucune part de second degré dans cette histoire de « deux amis de toujours », Antoine et Jean-Charles, devenus respectables, marchand d'art et avocat. Tous deux ont du mal à passer le cap de la quarantaine. Ils ont aimé la même femme, Belle, qui a épousé Jean-Charles. Quand le roman commence, ils sont tous, comme chaque été, à Biarritz. Antoine vient une nouvelle fois de quitter une femme, il

s'interroge sur lui-même, sur ce qu'il a fait de sa vie. Bref, il déprime. Arrive Lili, la fille de Belle et de Jean-Charles. Antoine l'a vue naître, l'a fait sauter sur ses genoux, et c'est maintenant une belle jeune femme. Que croyez-vous qu'il va arriver ? Bien sûr, vous avez deviné, Antoine et Lili vont partir ensemble et la belle amitié des « amis de toujours » va exploser en vol. Mais peu importe l'intrigue. Avec ces deux bourgeois empêtés, promenant depuis toujours ce genre d'amitié qu'ont les hommes qui n'osent pas être homosexuels, Pierre Hebey aurait pu écrire un petit bijou de cruauté et de dérision. Ce n'est pas le cas.

Et quand on lui dit, en manière de provocation, que, « pour l'amour chez les riches, Sagan est

imbattable », il semble étonné : « Je ne sais pas si l'argent joue un rôle immense dans mon roman. Cela pourrait se passer dans un camp de vacances. » Certainement pas. Mais la réaction de Pierre Hebey semble indiquer qu'il a écrit son roman en toute bonne foi, pour parler de « l'amitié entre les hommes ». C'est le décalage entre ses personnages – stéréotypes de bourgeois qui se croient cultivés, caricatures absolues d'un milieu et d'une époque – et l'ingénuité avec laquelle il les met en scène qui suscite le malaise – ou l'hilarité. Et un embryon de dialogue intéressant sur Francis Bacon ne suffit pas à faire passer le reste. Tout juste à donner des regrets sur ce que Pierre Hebey a, vraiment, à dire.

Jo. S.

LIEU-DIT

Un coup de chapeau.
Olivier Le Natre / L'Express

On pense à certaines œuvres de Faulkner ou Steinbeck... une parfaite maîtrise du réalisme
Nicolas Brehal / Le Figaro

Raymond Bozier, en vrai romancier, renouvelle l'antique débat entre la nature et la culture, entre l'innocence et le péché.
Pierre Lepape / Le Monde

Une véritable nécessité d'écriture
Jean-Claude Lebrun / L'Humanité

calmann-lévy

158 p.
85 F

**ANATOMIE COMPARÉE
DES ANGES**

suivi de **Sur la Danse** de Gustav T. Fechner. Traduit de l'allemand par Michèle Ouerd et Yannick Yaiche. Postface de William James éd. de l'Éclat, « Philosophie imaginaire », 104 p., 80 F.

L'ANGE ET LA SOURIS d'Alain Buisine. Ed. Zulma, « Grain d'orange », 128 p., 49 F.

LE COMMERCE DES APPARENCES de Pascal Lainé. Fayard, 234 p., 110 F.

Que savez-vous de la peau des anges ? Allez, inutile de jouer les malins. Sur ce sujet délicat, les auteurs qualifiés ne sont plus vraiment lus. Fechner, par exemple, a été trop négligé. Mathématicien émérite, physicien connu pour ses analyses relatives au poids atomique, fondateur de la « psychophysique », celui que Freud appelait « le grand Fechner » est tout à fait formel au sujet de la peau des anges. Dans un mémoire datant de 1825, il écrit : « Comme la pellicule d'une bulle de savon, la peau de l'ange est, en soi, extrêmement tendre, fine et translucide, et n'est sans doute en elle-même que le produit d'une condensation. Car sur le Soleil tout est plus éthéré. » L'aimable savant, quant il s'agit de l'anatomie angélique, est sûr de lui : les anges n'ont pas de pieds. Leurs corps solaires sont dépourvus de toutes les « excroissances incongrues des créatures terrestres ». Pas de doute : les anges sont des sphères, des globes translucides, de « vivantes planètes » qui seraient comme un gros œil aérien fait d'une matière subtile se colorant à volonté pour communiquer avec ses semblables. « A vrai dire, les anges sont en soi translucides, mais ils ont toute latitude pour se donner des couleurs. Ce qu'un ange veut dire à un autre, il le dépeint sur lui ; l'autre ange voit l'image et sait alors ce qui anime l'âme de son interlocuteur. » Cette fois, tout le monde

Les anges sont-ils nuisibles ?



a compris : les anges, à l'évidence, sont des fibres optiques, des créations à cristaux liquides, des bulles cathodiques – tout simplement !

Du coup, il n'y a rien d'étonnant à les voir proliférer au même rythme que les connexions Internet. Communiquer sans corps pédestre, transmettre des informations à la vitesse de la lumière, c'est tout à fait leur style. Michel Serres, il y a quelques années, l'avait déjà souligné. Alain Buisine, mauvais esprit, discerne chez cet auteur une « religiosité diffuse ». Erreur diabolique ! Un manque de discernement fatal fait croire à Buisine que pourraient coexister des regains d'archaïsme et des innovations techniques – l'ange d'un côté, la souris de l'autre – comme si la croyance aux anges et l'expansion de l'informatique étaient deux phénomènes distincts. L'essayiste constate en effet que voisins

Gardiens ou rebelles, les anges prolifèrent aussi vite que les sites Internet. Les humains doivent-ils vraiment se méfier ?

curieusement le retour de considérations abracadabrantes sur les anges gardiens – prières à leur adresser, manières de les apprivoiser et autres recettes indispensables pour la sauvegarde des énergies cosmiques à la fin du siècle – et la diffusion des ordinateurs personnels, le culte de l'écran domestique et les apparitions fréquentes de Bill Gates à tous les points du globe. Il semble à cet observateur que plus les réseaux élec-

troniques progressent plus la réflexion critique régresse. Nous irions donc vers un temps de disques durs et d'idées molles, mélange nouveaux processeurs et vieille gnose.

Chacun rivé à son clavier, les yeux fixés sur l'écran, à force de ne plus voir que des images, oublierait la réalité, se trouverait coupé de lui-même, sans continuité avec ses propres traces. Aimant les lointains, les imaginant désormais tous accessibles en un seul clic instantané, l'usager s'userait lui-même à force d'oublier son prochain aussi bien que sa propre existence. En rêvant de transmissibilité permanente et immédiate, il ne saurait plus que seuls comptent – pour les individus comme pour les peuples, dans l'horreur comme dans le sublime – l'intransmissible et l'incommunicable. La même crainte de voir s'effacer l'humain habite

l'essai de Pascal Lainé. Sur la planète marchande où des images auraient remplacé les gens et les choses, « tout doit disparaître », comme on dit dans les opérations commerciales. Nous serions menacés d'une grande liquidation du charnel, du vécu, du réel, du temps et des œuvres. L'Occident aurait finalement transformé le monde en spectacle, où chacun allumerait son écran pour se regarder vivre et mourir comme dans une bataille navale électronique. Bien que Pascal Lainé, dans cette méditation mélancolique, ne parle pas des anges, l'intention du romancier n'est pas trahie si l'on dit que « l'Ange à la fenêtre d'Occident » ne désigne plus à ses yeux, comme chez Gustav Meyrink, une histoire belle et terrible, mais seulement la présence d'un pantin se penchant pour voir passer la parade de Mickey.

Pourquoi n'arrive-t-on pas à croire à cette apocalypse ? Être fatigué de ce pathos nostalgique, est-ce vraiment mauvais signe ? Est-ce l'indice d'une existence dépersonnalisée, inhumaine, assez pervertie pour aimer les machines ? Rien n'oblige à croire que le grand air de la mélancolie somme plus juste que la jubilation face aux artifices. Ah ! la plume d'oise, ah ! l'odeur de l'encre d'imprimerie, ah ! les livres qu'on ouvrait avec un coupe-papier, oh ! les vilaines lucarnes, les terribles machines – « tout ange est terrible », disait Rilke –, effrayantes choses toujours nettes qui font oublier la rature, le repentir, mécaniques sans culpabilité, sans passé, anges exterminateurs des cahiers d'écoliers et des petits calepins au fond des poches... Qui espère-t-on encore effrayer vraiment avec ces histoires de grand méchant ordinateur qui mange tout crus de pauvres petits êtres humains ? L'immense règne de l'apparence engloutissant les réalités, c'est juste une histoire qu'on se raconte, pour le plaisir de se faire peur, au soir d'une civilisation. Ce n'est pas vrai, pour plusieurs raisons distinctes.

Qu'une technique doive nécessairement tuer une autre, voilà déjà une vue fort contestable. La plume Sergent Major change évi-

demment de fonction après l'avènement des claviers plastique. Elle fait les délices des amateurs d'archaïques calligrammes, au lieu de salir les doigts des écoliers. Mais elle n'a pas disparu. Pas plus que les volumes en papier ne vont s'annihiler soudain. On pourrait même soutenir que plus d'écrans s'accablent de plus de livres. Les ordinateurs font en tout cas bon ménage avec les crayons mine de plomb, les gommes, les feuilles pliées glissées entre deux pages. La grande peur d'une fin du livre relève sans doute du pure et simple mirage. On a tort de craindre l'effacement des cultes anciens, de redouter une sorte d'extermination silencieuse de la littérature et du papier ensemble. Ce ne sont là que des histoires à écrire debout, pas des réalités prévisibles ni même vraisemblables. Le grand air de la disparition du monde n'est pas moins factice que le cauchemar du livre enterré. La réalité ne paraît pas près de se dissoudre dans le règne général des images. Nul ne confond le virtuel avec les choses. Dire que les apparences ont dévoré le monde est tout simplement inexact. Les images ne constituent pas un voile sur le réel. Elles n'en sont ni le masque ni le substitut. Au contraire, elles font partie de la réalité, elle sont incluses dans sa trame. On ne saurait voir là un arrière-monde ni une trappe par laquelle escamoter l'univers.

Inutile d'alerter les pompiers galactiques. La désangélisation n'est pas une tâche prioritaire. Parmi les espèces nuisibles, les messagers célestes n'arrivent qu'à la cent quarante-sixième place. Il convient, certes, de se méfier du fatras de vésanies que colporte la mode des esprits protecteurs et autres puissances peuplant les mondes intermédiaires. La superstition n'est évidemment jamais dépourvue de risque. Mais, non moins évidemment, le pullulement informatique n'est pas près d'étouffer l'existence ni d'abolir le réel. On peut sauver la peau des anges.

★ **Signalons également l'essai de Paul Mathias, La Cité Internet (Presse de Sciences-Po, coll. « La Bibliothèque du citoyen », 138 p., 75 F).**

De Pinel à Charcot, un siècle de psychiatrie

Prenant pour objet la naissance et l'évolution de la médecine de la psyché en France depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, Jan Goldstein montre comment celle-ci s'est constituée en système interprétatif du comportement humain avant de se généraliser en Occident

**CONSOLER ET CLASSIFIER
L'essor de la psychiatrie française
(Console and Classify. The French Psychiatric Profession in the Nineteenth Century)** de Jan Goldstein.

Traduit par François Bouillot, préface de Jacques Postel, Institut Synthélabo, coll. « Les empêchements de penser en rond », 500 p., 160 F.

Publié en 1987, cet ouvrage d'une universitaire américaine enseignante à Chicago est un véritable chef-d'œuvre reconnu comme tel dans le monde anglo-américain. Il était donc urgent de le faire découvrir au public français. Prenant pour objet la naissance et l'évolution de la psychiatrie en France depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à l'aube du XX^e (de Pinel à Charcot), il a le grand mérite de se situer clairement en dehors des querelles françaises suscitées par la publication en 1961 du maître livre de Michel Foucault : *Histoire de la folie à l'âge classique* (Gallimard, 1972).

Au lieu de se noyer dans l'œuvre de Foucault et de passer au crible ses « erreurs » comme le font encore bon nombre d'auteurs français, Jan Goldstein prend acte une bonne fois pour toutes de l'importance considérable du travail du philosophe pour le domaine qu'elle étudie.

Partant de là, elle réussit le tour de force d'écrire une histoire totale de la psychiatrie pendant un siècle : ses enjeux théoriques, ses concepts, sa professionnalisation, ses classifications cliniques (ou nosographie), ses acteurs sociaux et politiques (les médecins, les intellectuels, les malades, les criminels, etc.). En bref, un passionnant récit qui renvoie à la toile de fond narrative des romans balzacien (la Révolution, l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet) et qui montre comment une médecine de

la psyché a pu s'imposer en tant que cadre interprétatif du comportement humain, puis se généraliser à l'ensemble des sociétés occidentales.

Consoler et Classifier : les deux verbes choisis pour titre renvoient aux deux fonctions majeures du savoir psychiatrique pris entre religion et science. L'aliéniste de la fin du XVIII^e siècle est d'abord l'héritier du prêtre et son rôle est bien de consoler le malade : soutien et compassion, telle est sa vertu première. Une fois laïcisée, la maladie mentale n'a plus de lien avec la possession démoniaque. Le fou échappe donc aux exorcistes et c'est le médecin, devenu psychiatre, qui lui donne des soins et recueille l'aveu de ses souffrances.

Mais le psychiatre est aussi celui qui combat l'obscurantisme religieux. Homme des Lumières, il promeut les valeurs de la science. Aussi doit-il être capable, non pas simplement de classer les maladies, mais de classer l'univers mental du sujet, c'est-à-dire d'inventer des classifications qui puissent traduire le nouvel ordre du monde et rendre efficace le désir neuf d'intégrer le fou à l'espace juridique issu de la Déclaration des droits de l'homme.

Le livre s'ouvre sur l'année 1778 avec la création de la Société royale de médecine, dont le célèbre Félix Vicq d'Azir sera le secrétaire permanent. Auteur en 1790 d'un *Nouveau Plan pour la constitution de la médecine en France*, ce médecin s'inspire des thèses de Cabanis et du groupe des Idéologues pour intégrer la médecine à la nouvelle science de l'homme : l'anthropologie. Politiquement, il s'agit de rompre avec le système féodal des corporations et d'instaurer une médecine étatique.

Le nouvel art médical, qui triomphe sous la Révolution et sous l'Empire, se rattache à une théorie matérialiste, la psychophysologie, laquelle s'oppose à l'ancienne conception spiritualiste de

l'essence divine de l'âme, prônée par la religion. Pour la médecine scientifique, l'homme est une totalité formée d'un corps et d'un psychisme et le psychisme est la manifestation d'une physiologie.

En 1792, les anciennes facultés sont abolies et la profession médicale définie comme un art libéral. En 1803 sont instaurées, à l'initiative de François Antoine Fourcroy, élève de Vicq d'Azir, les écoles médicales d'Etat qui contrôlent et unifient le contenu de l'enseignement. Cependant, la nouvelle profession relève de l'économie de marché et de la liberté associative. Ainsi est définie la notion de « profession libérale » telle que nous la connaissons aujourd'hui. Empruntée à Adam Smith, elle suppose une claire séparation entre le rôle attribué à l'Etat et l'exercice des libertés. Tous ceux qui ne s'intègrent pas à ce nouvel ordre peuvent être assimilés à des charlatans et poursuivis pour exercice illégal de la médecine.

DE L'ALIÉNISTE AU PSYCHIATRE

C'est à l'intérieur de ce cadre que naît la psychiatrie, en tant que « spécialité » de la médecine. Le mot apparaît en 1802 pour remplacer celui d'aliénisme. Philippe Pinel devient l'organisateur de ce nouveau regard sur la folie qui associe l'art de consoler et la faculté de classer. La consolation au sens pinélien, c'est le traitement moral, mélange de soins physiques et de techniques de contraintes et de persuasion en douceur, qui se fonde sur l'idée que le fou peut être guéri parce qu'il existe en lui un reste de raison. La classification, c'est *Le Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la Manie*, publié par Pinel en 1800.

Cet ouvrage définit les catégories de la maladie mentale qui servent de cadre au savoir psychiatrique pendant un siècle. Comme dans toutes les refontes cliniques, un terme s'impose pour devenir le pa-

radigme même de la folie : la manie. Le fou pinélien est d'abord un maniaque, atteint de fureur et de délire aigu (non chronique), un homme sorti tout droit des traumatismes de la Révolution.

Après avoir décrit la naissance de la psychiatrie pinélienne, Jan Goldstein entraîne le lecteur dans une passionnante analyse des débats théoriques et politiques qui se déroulent d'abord sous la Restauration, puis sous la monarchie de Juillet, et qui conduisent à l'adoption de la loi de 1838. Celle-ci permet à la fois d'instaurer l'institution asilaire d'Etat (construction progressive d'hôpitaux psychiatriques sur tout le territoire) et de définir le statut de l'homme fou dans une société bourgeoise vouée au commerce et à la protection de l'idéal familial.

Une fois encore, c'est autour d'un terme que se déroule la discussion sur la nature de la folie : non plus la manie, mais la monomanie. Forcé en 1810 par Etienne Esquirol, fondateur de l'institution asilaire et lui-même élève de Pinel, cette catégorie devient le paradigme de la folie jusque vers 1850. Il désigne l'obsession, l'idée fixe qui saisit un esprit sain. Mais, surtout, il traduit le changement survenu dans les mentalités au cœur d'une société construite sur un régime. La monomanie dont on affuble le fou esquirolien n'est autre que la traduction pathologique d'une ambition « normale » propre à la société post-révolutionnaire, une société où chaque individu a désormais le droit et les moyens de se prendre pour un roi et pour un empereur (roi des parfums, roi de la finance, empereur du crime, etc.), une société sortie tout droit de *La Comédie humaine*, avec ses Vautrin, ses Nuncingen, ces César Birotteau.

La notion de monomanie est l'enjeu d'une autre bataille entre juristes et aliénistes. Au fur et à mesure que le savoir psychiatrique

consolide ses assises professionnelles, il cherche à étendre la notion de folie à tous les actes criminels. D'où la création par Esquirol en 1925 du terme de manie homicide, pour définir une forme de folie meurtrière sans délire. Il agit désormais, conformément à l'article 64 introduit dans le code pénal en 1810, d'arracher les criminels à la guillotine afin de les soigner.

Esquirol et ses élèves livrent un combat contre la peine de mort qui conduit à la naissance de la psychiatrie médico-légale. Mais cette querelle des spécialistes est aussi scientifique. Avec une étonnante minutie, Jan Goldstein montre comment se défait, dans le savoir psychiatrique de la première moitié du siècle, le modèle psychophysologique issu des Lumières. Deux courants hostiles à l'ultra-catholicisme s'affrontent entre 1810 et 1838 (les physiologistes et les doctrinaires). Le premier soutient un point de vue psychophysologique et donc une idée moniste de l'unité de la vie mentale dominée par l'organisation physique. Il est représenté par Broussais, Gall, Esquirol et Auguste Comte et se veut progressiste et athée. Le second courant, spiritualiste et psychologue, se montre plus conservateur. Il vise à restaurer la double autorité de l'Etat et de la religion tout en prônant le libéralisme économique. Représenté par Théodore Jouffroy et Victor Cousin, il s'inspire de la philosophie allemande (Kant et Hegel) pour affirmer que l'esprit est une réalité autonome, sans rapport avec le monde physique et devant être explorée de l'intérieur par l'introspection.

Après de multiples affrontements, les deux courants finissent par adopter un « juste milieu » qui conduit au vote de la loi de 1838. Pour les psychiatres physiologistes, le fou échappe ainsi à la justice et pour les doctrinaires la création de l'asile d'Etat permet à la fois de lutter contre le désordre social et de

corriger ce que l'école primaire (créée en 1833) ne parvient pas à empêcher.

UN POUVOIR LAÏCISÉ

Privé des droits ordinaires du citoyen, le fou esquirolien de 1838 ne ressemble plus à l'aliéné de Pinel. Désormais isolé et enfermé pour la vie, il est soumis au contrôle d'un pouvoir psychiatrique laïcisé. Interner et isoler : telles sont alors les deux figures de la consolation et de la classification décrites par Goldstein. Le règne de cette nouvelle médecine mentale, qui commence avec la mort d'Esquirol, s'étendra jusque vers 1960. L'asile prendra fin avec la généralisation des médicaments qui permettront de remplacer la camisole de force par une camisole chimique. Le fou retournera alors dans sa famille ou dans des familles de substitution.

L'ouvrage s'achève sur une magnifique description de l'école de la Salpêtrière. Héritier des physiologistes, Jean-Martin Charcot intègre l'hystérie au savoir psychiatrique et fait de cette névrose, de cette « demi-folie », le paradigme d'une nouvelle maladie fin de siècle qui envahit le corps des femmes et trouble l'identité masculine. On connaît la suite : de la rencontre entre Charcot et Freud naîtra la psychanalyse, nouveau modèle interprétatif du comportement humain pour le XX^e siècle.

Centré sur le passé, le livre de Jan Goldstein est aussi une réflexion sur le présent et l'avenir. Comment ne pas voir, en effet, que les querelles du siècle précédent se répètent aujourd'hui dans les débats qui opposent les tenants de la causalité génétique ou de la pharmacologie et les partisans de la causalité psychique, avec pour toile de fond, non plus la monomanie ou l'hystérie, mais la dépression, forme ultime du malaise de la culture occidentale à l'aube de l'an 2000 ?

Elisabeth Roudinesco

L'EDITION FRANÇAISE

● **Boulangier chez Grasset.** L'écrivain Daniel Boulanger, membre de l'Académie Goncourt, quitte Gallimard, qui le publiait depuis 1969, pour rejoindre Grasset. Son dernier roman, *Talbart*, paraîtra encore chez Gallimard en janvier 1998. Sur les dix membres du jury Goncourt, quatre seront des « auteurs Grasset » : avec Daniel Boulanger, François Nourissier (président), Edmonde Charles-Roux et André Stil.

● **Dernière sélection des prix Médicis français :** *Les Deux Léopards* de Jacques-Pierre Amette (Seuil), *Le Tunnel sous la Manche* de Michel Cyprien (Mercure de France), *Les Nuits de Strasbourg* d'Assia Djebbar (Actes Sud), *La Sainte Famille* de Charles Dupéchez (Grasset), *Les Sept Noms du peintre* de Philippe Le Guillou (Gallimard), *Namokel* de Catherine Lépront (Seuil), *Les Trois Parques* de Linda Lé (Bourgeois), *Amour noir* de Dominique Noguez (Gallimard), *La Compagnie des spectres* de Lydie Salvayre (Seuil), *La Télévision* de Jean-Philippe Toussaint (Minuit). Pour le Médicis étranger : *America* de T. C. Boyle (Grasset), *Le Grand Passage* de Cormac McCarthy (L'Olivier), *Eureka Street* de Robert McLiam Wilson (Bourgeois), *La Mitrailluse d'argile* de Viktor Pelevine (Seuil), *Le Procureur* d'Augusto Roa Bastos (Seuil), *La Dernière Tournée* de Graham Swift (Gallimard), *Les Derniers Jours de Hong-Kong* de Paul Théroux (Grasset). Pour le Médicis essais : *Le Fleuve Combelle* de Pierre Assouline (Calmann-Lévy), *Le Tombeau de Bosuet* de Michel Crépu (Grasset), *Le Bien et le Mal* d'André Glucksmann (Laffont), *Puissance du sommeil* de Jacqueline Risset (Seuil), *Court traité du paysage* d'Alain Roger (Gallimard), *Passions impunies* de George Steiner (Gallimard), *Aragon* de François Taillandier (Fayard), *Le Siècle des intellectuels* de Michel Winock (Seuil).

● **Dernière sélection Femina** (3 novembre). Restent sélectionnés : *La Tunisie d'infamie* de Michel del Castillo (Fayard), *Grâce et Dénuement* d'Alice Ferney (Actes Sud), *Amour noir* de Dominique Noguez (Gallimard), *La Bataille* de Patrick Rambaud (Grasset), *La Compagnie des spectres* de Lydie Salvayre (Seuil), *Coup de lame* de Marc Trillard (Phébus). Pour le Femina étranger : *La Capitale déchue* de Jià Pingwa (Stock), *Dans le noir* de Svetlana Velmar-Jankovic (Phébus), *La Mitrailluse d'argile* de Viktor Pelevine (Seuil), *Le Procureur* d'Augusto Roa Bastos (Seuil), *La Femme égarée* de Tim Winton (Rivages).

● **Seconde sélection Interallié** (19 novembre) : *Les Deux Léopards* de Jacques-Pierre Amette (Seuil), *Le Cancre* de Thierry Desjardins (Laffont), *Je pense à autre chose* de Jean-Paul Dubois (L'Olivier), *La Petite Française* d'Eric Neuhoff (Albin Michel), *La Bataille* de Patrick Rambaud (Grasset).

CORRESPONDANCE

Sherlock Holmes assassiné (suite)

Suite à l'article paru dans « Le Monde des livres » du 19 septembre 1997, nous recevons d'Hélène Amalric, la mise au point suivante :

« Je m'étonne de voir paraître sous l'égide du *Monde* un article de M. Saint-Joanis, baptisé « Sherlock Holmes assassiné », dont la virulence appelle une réponse de ma part, et ne peut que surprendre lorsque l'on prend la peine de comparer la somme de travail que représente ce volume de huit cents pages, et la « moisson d'erreurs » relevées par son auteur dans cette édition, dont je tiens tout d'abord à souligner qu'elle a été entreprise avec l'accord des agents littéraires de sir Arthur Conan Doyle, notamment pour ce qui concerne le texte de référence.

M. Saint-Joanis semble opposer de façon bien tranchée une « version » américaine et une « version anglaise » de l'œuvre de celui-ci. On peut d'une part se poser la question de savoir pourquoi Conan Doyle, puis ses héritiers, disposant depuis un siècle du droit d'exiger des rectificatifs que le droit moral de l'auteur leur aurait accordé sans aucun problème, ne l'ont jamais fait. Peut-être estimaient-ils que l'œuvre ne se trouvait pas fondamentalement dénaturée par ces différences ? Ainsi, les éditeurs américains de Sher-

lock Holmes ont-ils sans doute préféré débaptiser *The Adventure of the Reigate Squire* (squire au singulier et non au pluriel, comme l'indique M. Saint-Joanis), non pas parce que le mot *squire* ne leur plaisait pas, mais bien plutôt parce que le *squire* anglais, propriétaire terrien, est aux Etats-Unis un magistrat qui n'a rien d'un châtelain.

D'autre part, comme pour tant d'auteurs populaires, l'œuvre de Conan Doyle a paru sous des formes tellement diverses et variées que les travaux bibliographiques recensant les divergences d'une édition à l'autre – et je ne parle ici que de la langue anglaise – rempliraient aisément plusieurs malles du Dr. Watson.

Thierry Saint-Joanis affirme que le deuxième paragraphe de *Patient à demeure* (*The Resident Patient*) a été écrit pour l'aventure de *La Boîte en carton* (*The Cardboard Box*). Je me garderai bien de le contester, mais me référant à *L'Encyclopaedia Sherlockiana*, aux travaux de Pierre Nordon ainsi qu'à ceux de Paul Gayot, éminents sherlockiens, je crois constater que *The Cardboard Box*, publiée en magazine en 1893, fut omise en raison de problèmes de « moralité » de certaines éditions des *Mémoires de Sherlock Holmes* en 1894, puis ajoutée à *Son dernier coup d'archet* en 1917, et que Conan

Doyle lui-même, appréciant ce paragraphe « divinatoire » de Sherlock Holmes, l'inséra dans *The Resident Patient*. Pour ma part je préfère souscrire à la thèse soutenue par Paul Gayot en 1985 dans *La 3^e Tache*, le bulletin de la Société des amis d'Henri Fournaye, selon laquelle le Dr. Watson, sous la pression de son agent littéraire Conan Doyle, et troublé à cette époque par l'agonie de son épouse survenant après la mort de son ami Sherlock Holmes, aurait d'abord accepté de retirer ce paragraphe avant de se raviser et de le réintégrer dans *The Resident Patient*...

En ce qui concerne les attaques contre la traduction en elle-même, au nombre de quatre, si je compte bien, elles sont entièrement assumées par Catherine Richard et moi-même. Au risque de mécontenter les exégètes, c'est un travail de « traduction », et non de mot à mot, qui a été effectué dans ces pages. Ainsi, Conan Doyle ayant utilisé dans *L'Aventure de l'escarboucle bleue* le mot *goose* au sens propre et figuré, il a paru plus judicieux à la traductrice, pour transmettre la nuance, de remplacer l'oise par la dinde... Fallait-il choisir de respecter l'esprit ou la lettre du texte ? Il s'agit là d'un débat qui remonte aux origines de la traduction. »

Hélène Amalric

Résistance à Mouans-Sartoux

Dans le cadre du Festival du livre de Mouans-Sartoux (Alpes-Maritimes), qui fête son 10^e anniversaire, du 17 au 19 octobre, et qui a comptabilisé 25 000 visiteurs, s'est tenu un débat public le 18 octobre autour du thème « Le politique et les bibliothèques ». Le sujet est devenu brûlant depuis que le Front national a été élu à la tête de plusieurs municipalités de la région PACA et entend y faire résonner son ordre culturel, notamment à Marignane, où l'accès à la bibliothèque municipale est désormais interdit aux enfants de moins de neuf ans non accompagnés de leurs parents (*Le Monde* du 18 octobre 1997). Dans diverses bibliothèques, les rayons ont été expurgés de maints ouvrages non conformes aux critères requis par le FN, tels les romans policiers de la série « Le Poulpe » et les Mémoires de Jean-François Revel, en passant par les œuvres de Freud ou le livre de Frédéric Martel, *Le Rose et le Noir*, consacré à l'homosexualité en France depuis 1968.

Michel Dreyfus, historien, a rappelé les heures sombres de l'Allemagne à l'arrivée des nazis et la censure en France sous Vichy. Gottfried Honegger a évoqué la retraite forcée en Provence d'artistes comme Jean Arp, Sonia Delaunay ou Alberto Magnelli, pendant la guerre. Puis Jean-Luc Gautier-Gen-

tès, inspecteur général des bibliothèques, a expliqué la situation juridique des bibliothèques municipales, aidées par l'Etat mais peu contrôlées par lui. Au mieux l'Etat peut-il exiger de récupérer l'aide qu'il a investie dans des projets qu'amputent les municipalités, et ce sera le cas en Provence. Mais par ailleurs il ne peut imposer ses choix, pas plus que les bibliothécaires ne peuvent vraiment s'opposer aux pressions et aux tracasseries d'un(e) maire, comme l'ont expliqué Jean-Jacques Boin, délégué pour le livre à la DRAC Provence, et Marie-Pascale Bonnal, de l'Association des bibliothécaires français.

Divers auteurs se sont exprimés avec des bonheurs inégaux. Yvan Audouard, après avoir annoncé qu'il ne connaissait pas le sujet, a parlé de lui. Jean-Marie Barnaud a brillamment soutenu la cause de la poésie. Benamar Mediene, « Algérien désespéré », s'est décrit comme « un homme en marche ». Jean-Paul Curnier a évoqué son expérience d'antifasciste dans la région. Il participera au prochain Salon du livre antifasciste de Gardanne, du 15 au 23 novembre, dont Marc Baltayan a donné le programme en conclusion. Une centaine d'auditeurs étaient venus témoigner de leur soutien à la cause des bibliothèques libres.

Michel Braudeau

De l'art, évidemment

Il n'y a rien de commun entre la plante de pied et le bonheur. Pourtant, cherchez bien...

Cet extrait du *Dictionnaire de l'Evidence* donne le ton de la revue de création littéraire et artistique, *L'Evidence*. Il y a quatre ans, Marie-Hélène Dumas et Pierre Tilman créent une association destinée à donner la parole à des artistes, quels qu'ils soient, connus ou non, sous la seule condition qu'ils aient un état d'esprit, un humour en commun. L'équipe d'artistes s'agrandit « au hasard des rencontres », accueillant Topor, Ben, Willem et poursuivant la même interrogation, « C'est quoi le réel ? », à travers des thèmes divers : « *Musiques* », « *Gueules de bois* », « *Des femmes* »...

L'Evidence se refuse cependant à émettre des théories : elle n'est pas une revue d'analyse. Les artistes la considèrent comme une « proposition », une « manière d'être » et prétendent avant tout relier vie et culture, ancrer l'art dans la réalité. Elle est surtout un bel objet, qui intéresse particulièrement bibliophiles et amateurs d'art, d'autant

plus que chaque numéro comporte un tirage de tête, signé et accompagné d'une lithographie originale. Ces artistes aimeraient toucher le grand public, mais l'absence d'un véritable réseau de diffusion rend difficile la vente des revues. C'est peut-être par la collection *La Guérilla des écritures*, qui regroupe des ouvrages réalisés conjointement par un artiste et un auteur – Hervé Di Rosa et Pascal Uccelli, par exemple –, que cette maison d'édition parviendra à toucher un plus large lectorat.

Cette initiative singulière ne saurait toutefois s'adresser à tous, ne serait-ce que par le prix relativement élevé de la revue (90 F et à partir de 1 300 F pour les tirages de tête). Il reste que le fruit de ces rencontres entre poètes, écrivains, danseurs et autres « artistes » est une heureuse combinaison de pensées, de réflexions, drôles parfois, décalées souvent, où sérieux et légèreté se côtoient. (Renseignements et abonnements : *L'Evidence*, 9 bis, rue Turpin, 94120 Fontenay-sous-Bois. Tél/Fax : 01-48-75-15-41.)

Elin Wrzoncki et Gaëlle Ruby

AGENDA

● **LES 24 ET 25 OCTOBRE. GENET . A Paris**, à l'occasion du cinquantième des *Bonnes*, de Jean Genet, l'IMEC organise un colloque réunissant chercheurs et metteurs en scène qui ont monté la pièce (rens. : 01-42-61-29-29)

● **JUSQU'AU 28 OCTOBRE. BLAVIER. A Bruxelles**, exposition sur André Blavier, écrivain dénicheur de fous littéraires, ami de Raymond Queneau, éditeur de la correspondance de Magritte, à l'occasion de laquelle est éditée une plaquette intitulée *André, le don d'ubiquité* (Maison du spectacle La Bellone, 46, rue de Flandres, Bruxelles)

● **LE JEUDI 30 OCTOBRE. ENTREPRISES. A Paris**, l'association des Amis de *Passages* organise un colloque sur le thème « Compétitivité des entreprises, compétitivité des nations » avec la participation notamment de Edmond Alphandéry, Pierre Gadonneix, André Le Saux... (de 9 h 30 à 12 h 30, et de 14 h 30 à 17 h 30, Carré des sciences, Amphithéâtre Poincaré, 25, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, rens. : 01-45-86-30-02).

A L'ETRANGER

● **ROYAUME-UNI : Le destin de WH Smith**

La semaine dernière, Tim Waterstone (« Le Monde des Livres du 10 octobre ») a renouvelé sa proposition d'achat de la chaîne WH Smith (qui comprend principalement la distribution de livres – dont les librairies Waterstone – celle des disques Virgin, de journaux et de papeterie) et a essuyé un deuxième refus. Les actionnaires de WH Smith ont naturellement commencé à se poser des questions, ce qui a conduit Richard Handover, le patron de la chaîne, à annoncer qu'il mettait à l'étude un plan de restructuration en se recentrant sur les activités premières du groupe : les livres de grande diffusion, la presse et la papeterie, afin de retrouver ce qui avait fait sa force, la proximité avec le consommateur. Toutefois, il est assez probable que Tim Waterstone fasse une troisième offre. Les actionnaires qui devaient rencontrer la direction de WH Smith mercredi 22 au moment de l'assemblée générale annuelle, ont donc eu l'occasion de formuler leurs inquiétudes.

● **ESPAGNE : petits et gros prix**

Le prix Planeta d'un montant de cinquante millions de pesetas (vingt-quatre après impôts, soit neuf cent trente-six mille francs) a été attribué au jeune écrivain Juan Manuel de Prada qui, à vingt-six ans, a déjà trois livres à son actif « *Coños* » (1994), « *Los silencios del patinador* » (1995) et *Las Máscaras del heroe* (1006) (« Le Monde des Livres du 17 janvier 1997 »), un très (trop ?) gros roman qui mêlait personnages réels et fictifs traités par folie douce et folie furieuse dans une débauche d'érudition impressionnante (à paraître au Seuil, courant 1998). Le roman primé s'intitule *La Tempestad* et est, paraît-il, fort différent du précédent. Le Premio Nacional de Narrativa, beaucoup plus discret, et d'un montant de deux millions de pesetas décerné par le ministère de l'éducation et de la culture, a été attribué à Alvaro Pombo pour *Donde las mujeres*.

STOCK

Catherine Allégret

L'entre deux mères

« Résolue à tenter de donner un sens à sa vie, à accepter d'être adulte, bien qu'elle n'eût jamais été enfant, elle avançait à grandes enjambées, la rage aux semelles. »

CATHERINE ALLÉGRET

L'entre deux mères

roman

Stock

188 pages
89 F

STOCK